

Avril 2012

N°25

Supplément spécial :

« graines d'écrivains »



NOUVELLE FANTASTIQUE

La prophétie

Moi, j'ai ressenti la peur l'hiver dernier, par une nuit de décembre.

C'était le soir du Nouvel An. Dehors, il faisait un froid polaire et nous venions de marcher une demi-heure sous la neige afin de rejoindre le logis de ma grand-mère. Je n'y étais jamais venu, et je fus si stupéfait en découvrant l'imposante et ténébreuse maison qui semblait à la limite de la décadence que je poussai un petit cri perçant qui résonna au loin dans la nuit.

Toute ma famille était présente, nous étions tous réunis autour de la cheminée. Le salon, à l'image de la façade extérieure, était sinistre et repoussant. Une odeur de renfermé flottait dans le manoir.

Enfin, las des conversations d'adultes, je demandai à ma grand-mère si je pouvais m'en aller.

« Bien sûr, Larry, me dit-elle avec un grand sourire. Tu es un grand garçon, maintenant. A 8 ans, on n'est plus obligé d'écouter les ennuyeuses causeries d'adultes. File donc ! »

Je gravis les escaliers, et ouvris une porte. Là, une nouvelle rangée de marches s'offrit à moi, et je montai de nouveau. Il était déjà 23 heures. Essoufflé, je m'affalai sur le canapé en velours rubicond et examinai le grenier.

Le papier-peint fleuri était arraché çà et là, des pots de peinture traînaient et d'autres étaient renversés sur le sol de bois. Celui-ci grinçait, comme prêt à s'effondrer. Je me redressai, et, pris de vertige, je chancelai et tombai sur du verre brisé. Un miroir, plus précisément.

En dépit de la souffrance que j'éprouvais au niveau de la main – une sensation de brûlure, de picotement, comme si des fourmis rongeaient ma peau – je saisis un bout de glace et m'observai.

Ma mère m'avait toujours dit qu'il suffisait qu'elle contemple mes yeux pour être heureuse. Elle avait toujours rêvé de voir l'océan, m'avait-elle confié un jour, et, au moment où elle m'avait mis au monde, son désir

était devenu réalité : elle m'avouait sans arrêt que mon regard était d'un bleu si intense et si profond qu'on aurait pu croire y admirer un océan. Mes grands cils me donnaient également un air mélancolique. Mon nez, long et perlé de taches de rousseur donnait à mon visage – selon ma mère, encore une fois – un charme peu commun. Un petit peu retroussé, certains à l'école me surnommaient « Peggy ».

Ma bouche, dépourvue de toute originalité, était tordue. Mes lèvres, fines et allongées formaient une ligne droite, presque invisible lorsque j'étais en colère. Mes cheveux étaient noirs et bouclés, ce qui contrastait totalement avec mes yeux bleus. J'avais toujours eu un teint terreux. Mes cousins se moquaient souvent de moi à ce sujet, et m'appelaient « Le fantôme ». J'avais toujours été timoré, n'ayant jamais osé répondre à leurs railleries. C'est à cause de celles-ci que je m'étais renfermé sur moi-même et m'étais forgé une carapace. Malgré tout, j'avais toujours été intéressé et curieux. Dès que je pouvais m'instruire, je le faisais et m'extasiais devant chaque nouvelle découverte. Je lisais beaucoup : Honoré de Balzac, Guy de Maupassant, ... étaient mes auteurs favoris.

Soudain, la douleur devint si virulente que j'en lâchai le miroir.

J'entendis l'horloge tinter les 23h30. Je me levai, et me dirigeai vers un vieux coffre. Il n'était pas verrouillé. Je l'ouvris prudemment, et le refermai aussitôt. Il n'y avait rien à l'intérieur, à part une araignée de la taille de mon poing. Je poursuivis l'exploration du grenier. En 30 minutes, j'eus l'impression d'apprendre énormément de choses. De vieilles peintures, de vieilles archives traînaient, tous aussi intéressants les uns que les autres.

Et là, des voix vinrent jusqu'à mon oreille. Des chiffres... 10...9...8... Le décompte ! Je me redressai brusquement et me précipitai pour rejoindre ma famille. Mais avant que je ne puisse atteindre les escaliers, le plancher se déroba sous mes pieds, et je me sentis tomber dans une spirale multicolore.

Lorsque j'ouvris les yeux, la lumière était si forte que je dus les refermer. Une agréable odeur de potage arrivait jusqu'à mes narines.

Je me relevai et fut soudain pris d'un violent mal de tête. Je ne reconnus pas l'endroit, si coloré par rapport à la maison de grand-mère.

Devant moi se trouvait un buffet. Je me hâtai d'attraper un bol de potage, manquant bien de paraître impoli : je mourais de faim ! Quand une main me tapa délicatement le dos. Un sabot, pour être exact. Je me retournai, et oh ! je ne pourrais le dire, jamais vous ne me croiriez. Je clignai des yeux maintes et maintes fois, mais elle était toujours là. Apparemment, mon imagination était décidée à me jouer des tours ! Mais non, la biquette qui se tenait debout derrière moi était belle et bien réelle. Elle me dévisagea et s'exclama soudainement :

« Qui es-tu ?! Oh non, est-ce bien toi ? Que fais-tu là ? Il faut te cacher ! Vite, vite, viens avec moi ! » Elle m'entraîna dans une sorte de laboratoire, et me dit de me cacher dans le placard. Je ne sus quoi faire, alors je lui obéis. Ma confusion était devenue encore plus forte. Je me figurais des scénarios épouvantables. Que me voulait cette biquette ? Qu'allait-elle faire de moi ? Cet endroit était coloré, très coloré. Cela semblait irréel, et je n'avais aucune idée de ce qui s'était vraiment passé. Là, j'émis un rire nerveux. C'était tellement absurde ! Une biquette qui parle ? Une chèvre qui me tuerait ? J'entendis un « chut » distinctement. Je n'étais donc pas censé être là ? Je rêvais, c'était sûr.

Soudain, la porte s'ouvrit. Enfin libéré ! Il fallait avouer que je commençais à étouffer, à l'intérieur.

« La potion est prête », me dit-elle.

J'hésitais un instant à la boire, mais son hurlement m'y engagea :

« Bois là ! Vite ! »

Paniqué, je l'avalai d'un trait. Tout à coup, je me sentis grandir. Je regardai mes jambes qui commençaient à devenir poilues. L'effarement qui s'empara de moi fut si intense que je tournai de l'œil, et m'évanouis.

Lorsque je m'éveillai, je me sentis lourd et gauche. La chèvre, toujours à mes côtés, m'annonça :

« - Tu es désormais un centaure, comme la moitié de la population de notre pays. Tu pourrais passer inaperçu, mais, comme tu es un étranger et que tout le monde se connaît, il te faudra rester discret. Si tu es ici, c'est pour une raison. Il y a cinquante ans, mon père mourut, tué. C'était un grand explorateur. Un jour, il m'avoua qu'il connaissait la prophétie de notre pays. Un humain viendrait dans notre monde afin de nous rendre service. Nous ne savions pas quand. Il m'a dit que le jour où cela arriverait, je devrais t'aider dans ta quête, qui permettrait, si tu la réussissais, de faire... Oh, j'ai encore un trou de mémoire ! Bref, elle permettrait de nous aider. »

Soudainement, elle se métamorphosa en centaure.

« Allons au parc confidentiel, reste discret et suis moi, je t'expliquerai ta quête là-bas. »

En ce jour, je connus la joie du galop ! Je ne saurais mettre de mots sur cette sensation. J'étais... libre. J'allais à toute allure. Mon cœur battait la chamade. Malheureusement, le plaisir fut de courte durée : nous étions arrivés. Le parc confidentiel n'était pas réellement un parc. C'était un champ de bulles de verres de toutes les couleurs, permettant de discuter en toute confidentialité sans se faire voir ou entendre.

L'intérieur était aménagé tel un boxe de cheval. Deux paillasses de foin étaient placées l'une en face de l'autre. Bien qu'on y fut à l'étroit, la petite hutte s'avérait confortable et plaisante.

« Quel est ton nom ? demandai-je à la chèvre centaure.

– Ici, on me surnomme « La sournoise ». Ce n'est pas comme si j'étais très appréciée... Sinon, je m'appelle Elsa. »

Je m'exclamai :

« Je suis Larry !

– Très bien, Larry. »

Elle sortit un livre de je ne sais où et en tourna les pages.

« Voilà ! s'écria-t-elle tout à coup. La prophétie de 2011 !

– Pardon ? Mais, nous ne sommes qu'en 1920 !

– Chut, laisse-moi chercher, grommela-t-elle froidement. C'est bon, reprit-elle plus doucement cette fois. Ici, nous sommes en 2011, tu vas devoir t'y habituer. Ta quête est constituée de deux étapes. Tu vas commencer par te rendre dans la province arachnide.

– Des... Des... des araignées ?! hurlai-je presque, devenant soudain blême, la chaleur envahissant mon corps.

– C'est bien ce qui est spécifié. Tiens, voici la carte qui mène à la province arachnide. »

Je l'observai, et vit qu'elle était peu détaillée.

Elle continua :

« Il va falloir te débrouiller pour trouver le chemin à partir de ce plan. Je ne pourrai pas venir avec toi, c'est une quête que tu dois effectuer par toi-même, sans aucune aide. Ta deuxième quête consiste à combattre la plus grosse araignée du territoire arachnide.

– Ex... Ex... excuse-moi ?

– Oui, tu vas devoir combattre à « mains » nues une énorme araignée. Il faut que tu lui arraches ses pinces. »

Soudain, je vomis. Je balbutiai quelques mots d'excuses inaudibles, et me redressai.

« Ensuite... Ah ! ça y est ! Je me rappelle de ce que je voulais dire ! Tu rapporteras une de ses pattes. Elles nous sont très utiles et permettent de redonner vie aux plus courageuses créatures du pays, celles qui aident et apportent le plus. Et vois-tu, elles sont tellement rares... J'aimerais tellement ressusciter mon père ! »

Ses paroles me donnèrent de la force, je voulais qu'elle puisse revoir son père un jour ! Alors oui, j'allais devoir combattre ma phobie, mais je le faisais uniquement pour elle, mon amie.

« Je le ferai ! Je le ferai pour toi, Elsa ! »

Mes dires lui firent monter les larmes aux yeux.

« Tu es si gentil, Larry.

– Bien ! Quand est-ce que je commence ? Pendant que

j'ai encore un peu de courage ... de toute façon, je penserais à ton père, je penserais à toi... Je veux que tu puisses le serrer dans tes pattes à nouveau !

Elle me gratifia d'un grand sourire, et déclara :

« Tu peux partir ! Les centaures se nourrissent d'herbe, ce n'est pas très difficile à trouver, dans le coin. Bonne chance ! »

Elle souriait, mais le timbre de sa voix trahissait la crainte qui régnait en elle, de me voir partir comme cela, en solitaire.

Je commençai à trotter, puis galopai à vive allure. Quelle ravissante et merveilleuse sensation !

Un petit quart d'heure après être parti, j'avisai mon plan. Il était, en effet, très imprécis. Je crus comprendre qu'il fallait que je me dirige vers une rivière. Celle-ci était surnommée « La rivière morbide ». Lorsqu'enfin j'arrivais à destination, je fus d'abord pris d'un sentiment de soulagement. Puis, je me mis à trembler. Était-ce bien des serpents de mer que je voyais là ? Et il n'y avait aucun pont ! Sous l'effet de la peur, je fis la chose qui me paraissait la plus censée : je pris mon élan, et sautai par-dessus la rivière. J'étais au bord de l'évanouissement, mon cœur battait tel un tambour, et je frémissais encore. Un serpent avait manqué de peu de m'attraper la jambe. A présent, je devais trouver un puits.

Une heure plus tard, après avoir gambadé et cherché, je le trouvai.

Il était à présent indiqué qu'au moment où je découvrirais une forêt, je serais arrivé. La peur commençait à m'envelopper tendrement, comme si le diable me tendait la main. Je voulus me dégager de son emprise, mais je ne savais que faire. J'avais presque envie de venir embrasser la crainte, comme si elle pouvait m'aider à battre la gigantesque araignée. Je savais pertinemment que c'était tout le contraire, mais elle m'attirait.

Quand mon pied trouva une terre boueuse et molle, je levai les yeux, et sus que j'étais arrivé. A présent, l'appréhension était ma compagne, elle me réchauffait, donnait à mon cœur le courage de battre plus fort, faisait frissonner mon corps entier.

Je n'eus pas à chercher longtemps pour déceler l'imposante et monumentale araignée qui se dressait devant moi, fière comme un paon et prête à m'écraser sous son poids. J'ouvris la bouche pour brailler, mais aucun son ne daigna sortir. J'étais pétrifié, frigorifié, je n'étais pas prêt à affronter un monstre pareil. La situation était presque ridicule, je doutais du fait que je rêvais, tout avait l'air tellement réel, tous mes sens fonctionnaient comme lorsque j'étais éveillé, c'était incroyable.

Soudain, la bête émit un bruit terrifiant qui me fit tressaillir. Je la regardais dans les yeux. Ceux-ci étaient d'une teinte absolument effroyable, qui mêlait un rouge sang et un doré brillant, des yeux tels que je n'en avais jamais vus, et que je ne revis jamais, d'ailleurs.

Elle leva une patte, et la lança, afin de m'envoyer valser avec une force herculéenne. Fort heureusement, mes réflexes de jeune garçon habile me permirent de l'éviter, me

jetant sur mon flanc pour l'esquiver.

Cela lui fit perdre l'équilibre, et son gros corps bascula sur la droite. L'angoisse qui s'était emparée de moi peu de temps auparavant avait désormais disparue. Il n'y avait maintenant plus que l'abominable créature et moi. Je n'eus pas besoin de penser au père d'Elsa, pendant cette bataille, elle m'avait donné toute l'assurance et la volonté dont j'avais besoin.

Je grimpai sur la bestiole, avec dégoût et bravoure, puis, de toutes mes forces, lui arrachai ses pinces, avec comme seule aide mes mains. Elle beugla d'une force dantesque.

Là, un courant d'air parcourut mon corps, comme si le souffle du diable s'imprégnait en moi, et j'atterris sur le sol, soulevé par cette légère brise. J'avais gagné !

Je me redressai vers le monstre, mais l'araignée n'était plus là. Elle avait disparu. Je sentis la tension monter en moi, mon cœur prêt à rompre et le visage rougissant de chaleur. Je me retournai. Rien. Je sentis l'anxiété revenir en moi. Je regardai en haut, en bas, à droite, à gauche. Elle avait disparu. Je sentis les larmes monter, et j'éclatai en sanglots. Mais, alors que tout espoir de revenir avec une patte d'araignée s'était évanoui, je vis un centaure s'avancer auprès de moi. C'était Elsa.

Elle souriait.

« Tu as été génial !

– Pardon ? Mais... elle a disparu ! Comment je pourrais ramener une patte ? »

Là, elle sortit – encore une fois de je ne sais où – une patte d'araignée gigantesque.

« Mais, mais... »

– Dans quelques instants, tu vas rentrer chez toi. Je voudrais te remercier de ce que tu as fait pour moi, pour nous. La prophétie ne s'est pas trompée. »

Je ne savais que dire. Je ne savais si je rêvais ou non. Elle arracha une épaisse touffe de poil de la patte de l'araignée, l'attacha avec un ruban de soie, et me le tendit.

« Pour que tu n'oublies jamais cette aventure. »

Sur ces mots, elle m'embrassa le front. Je voulus lui dire au revoir, ou merci, mais, j'étais déjà rentré chez moi.

Lorsque j'ouvris les yeux, j'étais toujours seul dans le grenier. Je levai les yeux vers la pendule, et vis qu'il n'était que minuit une. Ce n'était pas possible ! Je n'avais pas pu rêver qu'une minute ... Avais-je vraiment passé un jour entier dans un monde inconnu ? Je me retirai du plancher que j'avais endommagé, et mis mes mains dans mes poches. Une matière rêche, telle du crin de cheval, s'y trouvait.

A présent, lorsque je regarde et touche ces poils d'araignée géante, je me retrouve dans le monde d'Elsa, et je m'y sens bien, je m'évade, je redeviens le héros que j'ai été pendant quelques instants – réels ou non, et j'en rêve encore.

Camille Desarbres et Olivia Solari